

Aude, Joseph
Mercure à Paris



Aude et Décour.

Mercure à Paris

1808

MERCURE A PARIS,

ARLEQUINADE EN UN ACTE,

Par MM. AUDE neveu et DÉCOUR.

REPRÉSENTÉE, *pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le* 22 *octobre* 1808.

« Et je m'en vais au ciel, avec de l'ambroisie,
« M'en débarbouiller tout-à-fait. »

MOLIÈRE, *Amphitryon.*



A PARIS,

Chez { HÉNÉE, imp.-lib., rue et en face l'Église St.-Severin ;
MARTINET, libraire, rue du Coq St.-Honoré.

M. D. CCC. VIII.

PERSONNAGES.

MERCURE.	M. Séveste.
ARLEQUIN, sculpteur.	M. Laporte.
COLOMBINE, sa femme.	Mlle. Minette.

La scène est à Paris, chez Arlequin.



MERCURE
A PARIS,
ARLEQUINADE.

Le Théâtre représente un atelier de sculpteur. A gauche, et sur le premier plan, est la statue de la Folie; à droite, en face d'elle, celle de l'Amour; sur le second plan, à droite, Bacchus; en face de lui, le dieu Pan; au milieu, et tout-a-fait isolé, le buste de Cassandre; une porte à droite, une autre à gauche; sur le devant de la scène, le buste de Démocrite non fini.

SCÈNE PREMIÈRE.

MERCURE, *seul.*

Enfin, me voici donc habitant de la grande capitale... tout m'annonce que mon voyage ne sera qu'un voyage d'agrément; ici bas, je vais être au sein de mes amis.

Air : *En revenant de Bâle en Suisse.*

Comme chacun à son commerce,
Partout j'ai des adorateurs;
Sur les arts mon pouvoir s'exerce,
Et je suis le dieu des voleurs;
Aussi pour me plaire,
Gens de tous pays
Viendront voir, j'espère,
Mercure à Paris;

J'aurai, je crois, bien des visites,
Car il est nombre d'intrigans,
De poëtes, de parasites,
De coquettes et de savans ;
Aussi pour mo plaire,
Gens de tous pays
Viendront voir, j'espère,
Mercure à Paris.

Ah! ah! seigneur Jupiter, malgré vos foudres et votre rang, je vous apprendrai, tôt ou tard, que je me passerai plutôt de vous que vous ne vous passerez de moi : me dire que je ne suis bon à rien! que je remplis mal mon devoir! quel affront! je ris encore du tour que je viens de jouer à ce dieu si puissant. Junon m'ayant desservi auprès de lui, il croyait que je partirais seul de l'Olympe ; vraiment cela n'était pas possible.

Air : *Comme Homme, on doit le regretter* : Colin d'Harleville.

Le père des dieux entendait
Que je fuirais seul ma patrie ;
Mais pour voyager il fallait
Que j'eusse un peu de compagnie.
Se venger est essentiel :
Malgré le maître du tonnerre,
J'ai placé le Parnasse au ciel,
Et mis l'Olympe sur la terre.

Et comme en France, ainsi qu'ailleurs, on n'aime pas les dieux fainéans, ils ont chacun une profession.

Air : *Trouverez-vous un Parlement.*

Le noir Vulcain est fourbisseur
Et les trois Grâces sont danseuses ;
Apollon est restaurateur,
Et les neuf Muses sont brodeuses ;
Par un banquier, homme d'éclat,
Danaé, coquette est aimée ;
Minerve préside au sénat,
Et Mars conduit sa grande armée.

(1) A mon arrivée à Paris, je tombe des nues dans les Champs-Élysées, c'est un jour de fête; naturellement curieux;

(1) Cette tirade et le couplet qui la suit ont été supprimés à la représentation.

je m'arrête, j'examine et je vois des invalides jouer aux boules, des oisifs lire la gazette, des écoliers faire des chansons. et des clercs en cabriolet. Je poursuis ma route, j'arrive à l'un des jolis cafés du boulevard, j'entre... la société la plus brillante s'offre à mes regards, des jeunes gens mis sur le dernier ton, des femmes charmantes; comme ils parlent à peine français, je les prends pour des seigneurs étrangers, je questionne, je m'informe, et j' apprends que l'un est tailleur, l'autre artiste en cheveux chez Michalon, le dernier homme d'affaire, et les dames, marchandes de modes et figurantes à l'Opéra. Je m'éloigne à la hâte de ce cercle bizarre, je vais au Palais-Royal, qu'y vois-je? des glaces chez les marchands de draps, du cuivre chez les bijoutiers, de l'acajou dans les tavernes, du scandale sous les galeries, de la poussière dans le jardin, et des dupes au 113. Enfin, après avoir tout vu, tout examiné en provincial observateur, voilà tout ce que je puis écrire à Momus, mon associé sur Paris et ses habitans :

AIR : *De Calpigi.*

On perd dans cette ville immense
L'honneur, la santé, l'opulence,
On y gagne mille défauts,
Riche, on y fait des amis... faux;
Quand l'amour gagne une fillette,
L'amour lui fait perdre la tête,
Ainsi, le barême à la main,
La perte surpasse le gain.

Ah! ça, réfléchissons sur le motif qui m'amène chez Arlequin, sculpteur distingué et possesseur d'une femme charmante. L'Amour m'a fait la gageure que je ne pourrais trouver, dans cette capitale, une seule femme fidèle au joug de l'hyménée, j'ai parié le contraire, et jusqu'à présent, je n'ai pu rencontrer le phénomène que je cherche; il est midi, à deux heures, mes épreuves seront finies, et me voici sur le champ de bataille. Décemment, je ne puis rester ainsi vêtu. Quel costume prendrais-je?... parbleu, celui de Gilles, l'Arlequinade sera complette. J'ai lieu d'espérer que Colombine ne rompra pas ses nœuds, pour, en seconde noces, se marier à un imbécille. Justement la voici, et vîte à ma toilette.

(*Il se retire derrière une statue.*)

SCENE II.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

C'EN est fait, madame Arlequin, je ne vous parlerai plus, dussé-je en rester muet toute ma vie.

COLOMBINE.

Et moi, je ne vous dirai pas un mot de dix ans.

ARLEQUIN.

Je le vois, les chaînes de l'hymen sont trop lourdes à supporter. . . . Il faut les rompre.

COLOMBINE.

Oh ! mon Dieu, je ferai tout ce que bon vous semblera.

ARLEQUIN.

Quoi, vraiment?

COLOMBINE.

Très-certainement, mon parti est pris, et je ne puis plus vivre avec un homme tel que vous.

ARLEQUIN.

Je le crois, sur-tout si vous songez à votre ancien amant.

COLOMBINE.

Pourquoi pas, si vous songez à votre ancienne maîtresse?

ARLEQUIN.

Mon chagrin est de n'en être réduit qu'au souvenir.

COLOMBINE.

AIR : *D'exécuteur testamentaire*, (Voltaire chez Ninon.)

Comme époux, Gilles eût été bon ;

ARLEQUIN.

Argentine était si gentille,

COLOMBINE.

Que n'êtes-vous encor garçon

ARLEQUIN.

Ah ! que n'êtes-vous encor fille

COLOMBINE.

Je vous connais sans examen ;

ARLEQUIN.

Je lis dans votre cœur farouche ;

COLOMBINE.

Je vois que les fleurs de l'hymen....

ARLEQUIN.

Se flétrissent dès qu'on y touche.

COLOMBINE.

Vous m'en donnez la preuve.

ARLEQUIN.

Vous êtes bien la femme la plus capricieuse que je connaisse.

COLOMBINE.

Vous êtes bien l'homme le plus bizarre de tout Paris.

ARLEQUIN.

Vous vous êtes fachée, je ne sais pourquoi.

COLOMBINE.

Vous avez pris la mouche, je ne sais comment.

AIR : *De Monsieur Guillaume.*

Avec sang-froid vous causez mes alarmes
Et sans pitié vous déchirez mon cœur ;
Lorsque je vous rendis les armes
Je voyais en vous mon vainqueur. (*Bis.*)

ARLEQUIN.

Pouvez-vous bien ouvrir encore la bouche
Quand votre amour est abdiqué ;
Madame, si je prends la mouche,
C'est que je suis piqué.

Voyons, récapitulons nos torts respectifs, je ne veux rien avoir à vous, et je vais compter vos sottises sur mes doigts afin de vous les rendre ; 1°., hier, je vous ai fait cadeau, pour votre fête, d'un grand plat de goujons.

COLOMBINE.

Vous savez que je les déteste.

ARLEQUIN.

D'accord, mais je lesaime moi, je prétendais les manger après vous en avoir fait présent, et ce n'était point une

raison pour les jeter par la fenêtre; 2°. vous avez brisé le pot de pieds d'allouettes qui accompagnait ces pauvres petites bêtes.

COLOMBINE.

5°. Vous avez cassé la glace qui était sur la cheminée.

ARLEQUIN.

4°. Vous avez battu ma petite chatte blanche.

COLOMBINE.

Vousavez mis en morçeaux ma serinette.

ARLEQUIN.

Et vous avez eu l'audace de brûler ma flûte traversière.

COLOMBINE.

Ainsi, vous avouez vos torts.

ARLEQUIN.

Ainsi, vous avouez les vôtres.

COLOMBINE.

Vous voyez ma franchise.

ARLEQUIN.

Vous voyez ma sincérité.

COLOMBINE, *soupirant.*

Ah! M. Arlequin.

ARLEQUIN, *soupirant.*

Ah! madame Colombine.

COLOMBINE.

Tu soupires?

ARLEQUIN.

Et toi aussi?

COLOMBINE.

C'est que j'ai bien du chagrin.

ARLEQUIN.

Et moi, c'est que je souffre.... Ma bonne amie, trouve donc un moyen pour nous racommoder.

COLOMBINE.

J'y songeais.

ARLEQUIN.

C'est donc votre désir?

COLOMBINE.

C'est donc aussi le vôtre?

ARLEQUIN.

C'est celui de tous les deux.... Tiens, pour mettre un terme à tout, faisons notre confession générale: je commence.

AIR : *Il faut de la santé pour deux.*

Je suis altier,

COLOMBINE.

Je suis altière;

ARLEQUIN.

Mais j'ai raison,

COLOMBINE.

Je n'ai pas tort;

ARLEQUIN.

Je suis bouillant,

COLOMBINE.

Je suis colère,

ARLEQUIN.

Je t'aime encor,

COLOMBINE.

Je t'aime encor;

ARLEQUIN.

Je suis jaloux,

COLOMBINE.

Je suis jalouse;

ARLEQUIN.

L'Amour est peureux,

COLOMBINE.

Très-peureux;

ARLEQUIN.

Je suis époux,

COLOMBINE.

Je suis épouse;

ENSEMBLE.

Nous avons raison tous les deux.

COLOMBINE.

A présent que nous n'avons plus rien à nous reprocher, il faut retourner le buste de mon père ; tu sais, qu'afin de ne pas rougir l'un devant l'autre, nous sommes convenus que le premier qui se repentirait viendrait ici remettre le buste de Cassandre dans sa première position. . . .

ARLEQUIN.

Que le bonhomme nous tournerait le dos quand nous serions brouillés, et qu'il nous ferait bonne mine sitôt que nous serions raccommodés, d'accord ; mais je ne me suis pas repenti le premier.

COLOMBINE.

Eh bien! allons ensemble.

ARLEQUIN.

Je le veux bien.

Air : *Astre des nuits.* (Délia et Verdikan.)

Fais un effort, ma chère Colombine !

COLOMBINE.

Fais un effort, aimable et tendre époux !

ARLEQUIN, *lui montrant le buste.*

Commence :

COLOMBINE, *de même.*

A toi.

ARLEQUIN.

Ne fais pas la mutine ;

ENSEMBLE.

Ah! pour nos cœurs, cet instant est bien doux. (*bis.*)

COLOMBINE.

Obéis!

ARLEQUIN.

A vous, madame ;

COLOMBINE.

J'enrage !

ARLEQUIN.

Je vous connais ;

Je suis homme ;

COLOMBINE.

Je suis femme ;

ENSEMBLE.

Je ne céderai jamais ;
Non, jamais. (*ter.*)

ARLEQUIN.

Non, madame Arlequin ; je ne veux pas être mené par ma femme.

COLOMBINE.

Soit, mais je ne serai jamais l'esclave des caprices de mon mari.

ARLEQUIN.

Fort bien : encore des invectives.

COLOMBINE.

Pourquoi commencez-vous ?

ARLEQUIN.

Je dis toujours ce que je pense.

COLOMBINE.

Je suis votre exemple.

AIR : *Je suis le maître de choisir.*

En ces lieux je commanderai,
Dès ce moment plus de faiblesse ;

ARLEQUIN.

Et bien moi je vous apprendrai
Que vous n'êtes plus ma maîtresse ; (*bis.*)

COLOMBINE.

Vous êtes méchant et jaloux, (*bis.*)
Quinteux, brutal et malhonnête ;

ARLEQUIN.

Madame, je suis votre époux,

COLOMBINE.

On le voit bien (*ter.*) à votre tête.

(*Elle sort.*)

SCENE III.

ARLEQUIN, *seul.*

Ah ! Sangodemi, que je suis malheureux, ma femme ne m'aime plus ; elle sort en m'accablant de reproches et de mauvaises raisons. . . . Je croyais qu'en épousant Colombine, je pourrais toucher au bonheur suprême; mais, hélas ! je le vois, le bonheur n'est pas du sexe féminin.

AIR *nouveau de Doche.*

J'aimais, je me croyais aimé,
Quand j'épousai ma Colombine ;
Tout en elle m'avait charmé ;
Je croyais ma femme divine.
A présent, je vois qu'à mon tour
Je fais un dur apprentissage ;
On ne reconnait plus l'Amour
Après un mois de mariage.

Mais ! ne pensons plus à cela ; avec le ciseau et le maillet, reprenons notre gaîté, s'il est possible ; j'en ai besoin pour achever le buste de Démocrite ; il doit, sous peu de jours, ainsi que les statues de l'Amour et de la Folie, orner le cabinet d'un philosophe du dix neuvième siècle. (*Prenant ses outils*). Allons, mon bon ami, les larmes aux yeux, je vais tâcher de te faire rire. (*Il travaille*) Quel caractère que le tien, tu puises tes plaisirs dans nos imperfections ? . . . fi ! il n'est pas bien de se moquer de ses semblables.

AIR : *D'un magistrat irréprochable.*

Tes manières sont impolies,
Je t'en veux lorsque je te vois
Rire aux éclats de nos folies,
Et les compter sur tes cinq doigts ;
Si jamais avec une femme
Tu revenais chez les vivans ;
Je te proteste, sur mon âme,
Que tu rirais..... du bout des dents. (*ter.*)

SCENE IV.

ARLEQUIN, MERCURE, *sous le costume de Gilles.*

MERCURE.

Ah! bon jour, Arlequin, permets que je t'embrasse.

ARLEQUIN.

Comment Gilles, te voilà de retour, après deux ans d'absence? mais c'est un rêve : d'où viens-tu donc à-présent?

MERCURE.

De faire le tour du monde, et le tout à pied, pour ma commodité.

ARLEQUIN.

Diable, pour avoir fait tant de chemin, tu n'es guère crotté.

MERCURE, *à part.*

Il me prend pour le véritable Gilles: poursuivons notre rôle.

ARLEQUIN.

Tu vas sans doute, à l'exemple de tes devanciers, donner une relation de tes voyages.

MERCURE.

Certainement..... Ecoute ce petit récit, et vois si je n'ai pas de quoi faire dix volumes.... Voyant que je n'avais plus rien à faire à Paris, et que chacun cherchait à me rendre plus bête que je n'étais, je me suis jeté dans les sciences abstraites. J'ai professé tour-à-tour la chimie, l'ostéologie, l'uranographie, la tachigraphie, la mégalantropogénésie et la mnémonique; j'ai passé pour un imbécille à Maroc, pour un savant à Madrid, pour un fat à Moskou, pour un philosophe à Londres, pour un ignare à Constantinople, et pour un sage à Pékin; j'ai été en même temps applaudi, sifflé, accueilli, berné, élevé aux nues, jeté dans la boue et j'arrive; ici léger d'argent, chargé de lauriers, riant de tout, mécontent de rien, et aussi simple que je l'étais.

ARLEQUIN.

Ah mon ami, tant mieux, j'aime ta gaîté, elle fait diversion à mes chagrins, car j'en ai, afin que tu les saches....

MERCURE.

Vraiment! est-ce que ta femme te ferait....

ARLEQUIN.

Laissons cela, mon cher Gilles.... Dans mon chagrin il me reste encore une consolation, c'est de boire et trinquer avec mes amis, quand ils ont soif, et que je suis altéré.... Tu vois bien ce petit dieu, le reconnais-tu?

MERCURE.

Sans doute, c'est Bacchus, le fils de Jupiter.

ARLEQUIN.

Eh bien, mon bon ami, ce monstre là me fait perdre la tête tous les jours; tiens, regarde, son tonneau me sert de cave, la Côte-Rotie est dedans. (*Il tourne un robinet, et le vin coule.*)

MERCURE.

Quoi! c'est la ta cachette.

ARLEQUIN.

Ah! ce n'est pas la seule; vois cette place. (*Il montre le piédestal qui supporte l'Amour.*)

Tout ce que m'a donné ma femme est là. (*Il ouvre une petite porte et en sort un paquet.*) Voici ces billets doux, en les déposant aux pieds de l'Amour, je croyais les remettre au berceau. Ah! je me suis bien trompé sur Colombine.

Air : *Avec vous sous le même toit.*

Quand des marques de son ardeur
Elle remplissait un volume,
Je croyais que la main du cœur
Avait su conduire sa plume;
Par malheur, Colombine, hélas!
Était aussi fine qu'adroite;
Alors, je ne me doutais pas
Qu'elle écrivait de la main droite.

Voilà un mirliton, la jarretière qu'elle avait lorsqu'elle s'est mariée, un jeu de carte.................. Tiens,

ARLEQUIN.

buvons. (*Ils boivent.*) Ce nectar est digne des dieux, et je te l'offre.

MERCURE.

Je n'en ai jamais bu de meilleur. (*A part.*) Pour réussir dans mon projet, il faut l'endormir. (*Il met une poudre dans le verre d'Arlequin.*) Allons, vidons la bouteille.

AIR : *Vive le Vin, vive l'Amour.*

Vive le vin, vive l'amour,
Il faut carresser tour-à-tour
La bouteille et jeune fillette.
J'aime, et mon ivresse est complette ;
Je bois, et je suis gris soudain,
Chacun le sait, les femmes et le vin
Me font tous deux perdre la tête.

Encore un verre.

ARLEQUIN *verse.*

A ta santé : (*Ils boivent.*) Voilà mon consolateur.

MERCURE.

C'est celui de bien du monde.

ARLEQUIN.

Je le sais.

AIR : *N'imitez pas l'amant vulgaire.*

Par une noire perfidie,
(Franchement j'en suis étonné),
Avec le fruit de Normandie,
Notre père, à tous, fut damné.
Je crois que si le premier homme
Qui, nous dit-on, fut le meilleur,
Par faiblesse accepta la pomme,
C'est que la vigne était en fleur.

(*Ils boivent encore.*)

Va, suis mon conseil : si tu veux m'en croire, ne te marie jamais.

MERCURE.

Tu peux être tranquille ; quoiqu'une femme célèbre raffolle de moi, en ce moment, je ne l'épouserai pas.... mais toi, qu'as-tu donc à reprocher à Colombine ?

ARLEQUIN.

Ce que j'ai ? ce que j'ai ? rien du tout ; et c'est ce qui me fâche.

MERCURE.

Ah ! j'entends ... mais tu dois être très-malheureux, avec une femme comme celle-là ?

ARLEQUIN.

Ah ! tu ne peux te figurer les tourmens que j'endure.... (*Il bâille.*) A présent, je ne bois que par désœuvrement, je ne mange qu'à mes repas, je ne me repose que quand je suis fatigué, et je ne dors que lorsque j'ai sommeil. (*Il s'endort.*)

MERCURE.

Il est endormi ; vivat ! la victoire est à moi ; comment la victoire ? si Colombine cède à mes veux, je perds ma gageure ; n'importe, je dois en agir loyalement.... Voici la chambre de Colombine ; appelons-là, et attaquons son cœur. (*Appelant.*) Mlle. Colombine ! Mlle. Colombine !

SCENE V.

COLOMBINE, MERCURE, ARLEQUIN, *endormi.*

COLOMBINE.

Me trompé-je..., eh ! non, c'est M. Gilles ?

MERCURE.

Oui, madame Arlequin, c'est moi-même, en personne.

AIR : *Lorsque je vois une beauté.*

Je m'expatriai loin de vous,
Lorsque vous me fîtes connaître
Qu'Arlequin serait votre époux,
Que je n'étais pas fait pour l'être ;
J'apprends, dans un monde nouveau,
Que ce mari vous embarrasse,
Qu'en tous points c'est un vrai nigaud,
Et je viens me mettre à sa place.

COLOMBINE, *riant.*

Quoi ! M. Gilles, sérieusement vous pensez encore à moi ?

MERCURE.

MERCURE.

Si j'y pense ? ah ! grand dieu, quand je dors, je ne vois que vous ; quand je veille, je ne rêve qu'à vous : une rose me rappelle votre modestie ; un lys, votre fraicheur ; une violette, votre teint. Je n'aime, je n'adore que vous, et je viens à vos pieds, réclamer votre main.

COLOMBINE.

Cessez de plaisanter.... j'ai tout à craindre de mon mari ; sa jalousie....

MERCURE.

Est extrême, je le sais, et je m'en réjouis ; tenez, Colombine, il faut parler à cœur ouvert. Arlequin est bourru, vous êtes la douceur même, il y a incompatibilité d'humeur. Comme j'ai de bonnes raisons pour croire que rien n'est impossible : dites un mot, devenez ma femme, et votre mariage est cassé.

COLOMBINE.

O ciel ! que me proposez-vous là ?

MERCURE.

Le moyen le plus sûr de faire mon bonheur.

COLOMBINE.

En ce cas, vous ne serez jamais heureux.

MERCURE, *à part.*

Une scène du bon ménage va brouiller celui-ci.

ARLEQUIN, *rêvant.*

Arlequinet ; Arlequinet.

COLOMBINE, *surprise.*

Grand dieu ! mon mari....

MERCURE.

Dort et rêve à ses enfans.

COLOMBINE, *étonnée.*

A ses enfans ?...

MERCURE.

Sans doute, vous ignorez qu'Arlequin vous a trompée ? qu'Argentine est sa véritable épouse, et que son mariage

avec vous n'est qu'un mariage de comédie.... Ecoutez, il parle encore, et vous allez être instruite.

ARLEQUIN, *rêvant toujours.*

« Tenez, mes enfans, quand vous voudrez me rendre » bien heureux, c'est de rendre Argentine, votre mère, » bien contente. »

COLOMBINE.

Que dit-il ?

ARLEQUIN, *rêvant encore.*

« Elle en sait plus que nous trois, voyez-vous ; ainsi » nous ne devons être occupés qu'à faire tout ce qu'elle » veut. »

COLOMBINE, *pleurant.*

Il était marié !., ah ! pauvre Colombine?... peut-on plus loin pousser la perfidie ?

MERCURE.

Elle est à son comble, vous le voyez ; tenez Colombine, vous êtes dégagée de vos prétendus liens ; Arlequin est un monstre, vous êtes un ange, cédez à mes vœux, et devenez ma femme ; (*à part*), usons de mon pouvoir, et animons ces statues.

COLOMBINE, *avec dépit.*

Je me croyais mariée, j'ai été trahie, et je veux renoncer aux hommes pour toujours.

MERCURE.

Miracle, impossible.

COLOMBINE.

Que j'opérerai.

MERCURE.

Vous vivrez donc....

COLOMBINE.

Seule.

(*A cet instant, l'Amour représenté sur un piedestal, s'anime et chante*).

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Le monde est soumis à mes lois,
Je suis le nourrisson des Grâces,

Et tous les mortels, à ma voix,
Suivent aveuglément mes traces.
J'émeus et fais parler les cœurs,
De l'amitié je suis le frère :
Et, qui méconnaît mes faveurs,
Méconnaît le nom de ma mère.

(*Pendant ce couplet, Colombine émue, regarde la statue avec étonnement.*)

MERCURE.

Vous l'entendez ; c'est l'Amour qui parle en chanson.

COLOMBINE, *stupéfaite.*

Quel prodige! quoi, ce marbre?..

MERCURE.

S'anime auprès de vous; ah! mademoiselle, cédez à ce jeune innocent.

COLOMBINE.

Non, non, je ne comprends rien à cet enchantement; tout ce qui vient de se passer, est un problême pour moi, et je ne puis céder à l'illusion, au dépend de l'honneur. Arlequin seul pouvait faire ma félicité ; il ne l'a pas voulu, et la raison me dit de fuir tout autre engagement.

MERCURE.

Vous avez tort; la raison est une vieille femme qui ne cadre plus avec les jeunes.

(*La statue de la Folie s'anime à son tour, et chante le couplet suivant*) :

AIR : *Cette nuit, mon âme abusée.*

Tout est soumis à mon empire,
Partout on vante ma gaîté;
J'excite et provoque le rire
En dépit de la gravité.
Dans un boudoir et sous la treille
Je réjouis par mes propos,
Et toute femme se réveille
Au bruit joyeux de mes grelots.

MERCURE.

Eh bien ! si vous avez méconnu la voix de l'amour, résisterez-vous à celle du plaisir ?

COLOMBINE, *effrayée.*

Je vous en suplie, au nom de l'amitié, expliquez-moi ce mystère auquel je ne conçois rien.

MERCURE.

Ce mystère signifie que je ne suis pas si bête qu'autrefois.

AIR : *C'est un sorcier.*

Par mon adresse et ma science
J'ai su faire oublier Comus,
Et je puis maintenant, en France,
Rivaliser Nostradamus.
Sous les auspices de Mercure,
Pour le monde entier j'ai fait tant,
Tant tant tant
Tant tant tant,
Que chaque mortel, je vous jure,
En me voyant peut s'écrier :
C'est un sorcier. (*ter.*)

COLOMBINE.

Quoi ! M. Gilles, vous avez eu recours au sortilége, afin de me séduire ? allez, je vois maintenant qu'Arlequin n'est pas coupable, et que son sommeil, et le rêve qui m'a fait tant de mal, ne sont peut-être que le résultat de votre art. Je ne crois point à la magie ; mon époux est fidèle, je l'aime, et vous ne réussirez jamais à me séparer de lui.

MERCURE.

Pour vous rendre sensible, il n'est rien que je ne fasse ; mon sang, ma vie, mes biens vous appartiennent, et s'il le faut même, je vais, à l'instar de Jupiter, faire tomber une pluie d'or sur vous.

COLOMBINE.

Gardez-vous en bien, je haïs les richesses.

MERCURE.

C'est étonnant.

AIR : *Prenons d'abord l'air bien méchant.*

Si Jupiter tombait en or
Dans cette immense capitale,
Croyez-moi, vous risqueriez fort
De ne pas trouver votre égale.

Plus d'une femme de vingt ans
Que son peu de fortune ennuie,
Voudrait aller courir les champs
Afin de recevoir la pluie.

COLOMBINE.

Sortez, Monsieur, vos discours et votre présence, m'excèdent à la fois.

MERCURE, *à part.*

Bon, j'ai gagné mon pari. (*Haut.*) Je vais suivre votre ordre.

Air : *Ah ! la bonne nouvelle.*

J'obéis en silence
Et m'éloigne d'ici,
Sans perdre l'espérance
D'être votre mari ;
Epoux je veux paraître,
J'ai de l'esprit du goût.

COLOMBINE.

Vous êtes fait pour l'être.

MERCURE.

C'est ce qu'on dit partout.

ENSEMBLE.

COLOMBINE.

Oui, sortir en silence
Est votre seul parti,
Perdez toute espérance
D'être un jour mon mari.

MERCURE.

J'obéis en silence
Et m'éloigne d'ici,
Sans perdre l'espérance
D'être votre mari.

(*Mercure feint de sortir ; il revient, peu d'instans après, au fond du théâtre.*)

SCENE VI.

COLOMBINE, ARLEQUIN, *endormi*, MERCURE, *caché.*

COLOMBINE.

Enfin, le voilà parti.... je ne reviens point encore de ma surprise ! serait-il possible qu'Arlequin fut marié ? non, mon cœur me dit le contraire ; cependant, ne lui parlons pas de ce qui vient de se passer ici.... je dois observer, feindre et tâcher de découvrir....

ARLEQUIN, *se révillant.*

Je te demande pardon, mon cher Gilles, de ce que.: (*Ici le Buste de Cassandre tourne seul, et montre sa figure*).... C'est vous, Madame.... Que vois-je ! le buste de Cassandre est en place.... Ma bonne amie, nous ne sommes donc plus fâchés.

COLOMBINE, *à part.*

Dissimulons. (*Haut.*) Non, si vous ne l'êtes plus.

ARLEQUIN.

Ainsi, la paix est faite.

COLOMBINE *feignant.*

Sans réserve, ni articles secrets.

ARLEQUIN.

La guerre est finie : plus d'hostilités entre nous.

COLOMBINE.

Air : *Du Bouffe et le Tailleur.*

Jamais une querelle,

ARLEQUIN.

Jamais,

COLOMBINE.

Pour te rendre fidelle....

ARLEQUIN.

Parais.

COLOMBINE.

Qui rassure mon âme ?

ARREQUIN.

L'honneur.

COLOMBINE.

Qui répond de ta flâme ?

ARLEQUIN.

Mon cœur.

Tiens, ma bonne amie, je m'étais promis de ne pas te parler du rêve que je viens de faire, parce qu'il est trop joli pour toi ; mais un secret et moi n'avons jamais passé par la même porte.

COLOMBINE.

Je sais tout, Monsieur.

ARLEQUIN.

Bah! véritablement tu sais ce que j'ai rêvé?

COLOMBINE.

Oui, mais je ne vous en dirai rien.

ARLEQUIN.

Pourquoi cela, mon petit agneau?

COLOMBINE.

C'est que tout songe est menteur.

ARLEQUIN.

Oh! sans contredit le mien est vrai.

COLOMBINE.

Vous vous justifiez d'une manière étrange.

MERCURE, *caché.*

La dispute va s'engager, ayons recours à la flûte de Pan.

ARLEQUIN.

Et de quoi me justifier?

COLOMBINE.

Suffit, je m'entends, la vérité se découvre tôt ou tard.

ARLEQUIN.

Parbleu, il fallait bien que tus découvrisse que je dormais quelque fois.

COLOMBINE.

Tenez, j'étouffe, je veux me soulager, répondez-moi

AIR: *J'étais bon chasseur autrefois.*

L'hymen vint autrefois, dit-on,
Embellir votre destinée?

ARLEQUIN.

Oui je cessai d'être garçon
Dès que ma foi te fut donnée.

COLOMBINE, *l'étudiant.*

Mais n'avez-vous point un enfant,
Dont certaine Argentine est mère?

ARLEQUIN.

J'en conviens on me vit souvent
Jouer le rôle du *Bon Père.*

COLOMBINE.

Au moins, votre franchise est rare.

(*Le dieu Pan, posé sur un piedestal, exécute sur sa flûte l'air* : N'y a pas d'mal à ça Colinette, n'y a pas d'mal à ça.)

COLOMBINE.

Ciel! les sons que j'entends semblent partir... Serait-ce un nouveau tour de Gilles!

ARLEQUIN.

Ce joueur de flûte a raison, sans doute: il n'y a pas de mal à ça.

COLOMBINE.

Ainsi, vous confessez vos torts envers moi.

ARLEQUIN *avec bonhommie.*

Oui je confesse mes torts envers toi, je suis taquin, c'est la vérité; mais, plus raisonnable que moi, tu as à propos retourné le buste de papa Cassandre.

(Pan exécute l'air : *Va-t-en voir s'ils viennent, Jean.*)

ARLEQUIN.

C'est singulier cela, on dirait que le dieu Pan veut nous donner un concert? je n'ai pourtant pas fait de trous à sa flûte.

COLOMBINE, *en colère.*

Eh, Monsieur, il s'agit bien de cela! Argentine est votre femme, je le sais; Arlequinet est votre fils, j'en suis certaine; et vous êtes un monstre à mes yeux, j'en suis sûre.

(Pan exécute l'air : *Non, non, jamais dans la vie il ne faut jurer de rien.*)

ARLEQUIN, *surpris.*

Argentine est ma femme?

COLOMBINE.

Oui.

ARLEQUIN,

Arlequinet est mon fils?

COLOMBINE.

Oui.

ARLEQUIN.

Je suis un monstre.

COLOMBINE.

Oui, oui, oui.

ARLEQUIN, *fâché.*

Allons, continuez vos invectives.

COLOMBINE.

J'en aurais trop à dire sur votre compte.

(Pan exécute l'air : *Daignez m'épargner le reste.*)

ARLEQUIN, *très en colère*

Que le diable emporte, vous et le maudit joueur de flûte; qui vient en ce moment accompagner notre conversation.

AIR : *Aimé de la belle Ninon.*

Craignez l'effet de mon couroux,
Modérez vos propos, Madame,
Dites-moi comment osez-vous
D'un Arlequin faire un bigame ?
Je ne veux pas, contre les lois,
Pour contempler mon infortune,
Avoir deux femmes à-la-fois,
Lorsque déjà j'en ai trop d'une.

COLOMBINE.

Vous ne m'avez épousé que pour faire mon malheur, allez, vous vous ressemblez tous.

AIR : *Ne fais pas un crime à mon cœur.*

On sait, que chez vous, l'amitié
N'est qu'une ombre faible et légère,
Et qu'un rien réduit de moitié,
Quand on cède à votre prière.
Moi, je compare votre cœur
A ce papillon qui voltige ;
Qui, lorsqu'il a piqué la fleur,
La laisse mourir sur la tige.

ARLEQUIN.

Ah ! Sangodémi, double Sangodémi.

COLOMBINE.

J'aurais été si heureuse avec Gilles, lui que je viens de rebuter.

MERCURE, *caché*

Oh ciel! qu'entends-je?

ARLEQUIN.

Eh bien, Madame! puisqu'il vous faut un Gilles, et que je ne le suis point assez, je ne veux point contraindre votre goût.

(Pan exécute l'air : *Il faut des époux assortis*).

COLOMBNE.

Eh bien, Monsieur! je vous prends au mot.

ARLEQUIN.

En ce cas, séparons-nous.

COLOMBINE.

A l'instant même.

(Pan exécute l'air : *Adieu paniers, vendanges sont faites.*)

ARLEQUIN.

D'accord, puisque vendanges sont faites, comme le dit fort bien cet enragé flûtard, je vous quitte..... Adieu, Mademoiselle Angélique-Rose Colombine.

COLOMBINE.

Adieu, Monsieur Éloi-Bonaventure Arlequin.

(Pan accompagne l'air suivant.)

ENSEMBLE.

Air : *De l'Epreuve villageoise.*

Oublions la tendresse
Que nous avions, qui cesse.
Une chaîne qui blesse
Doit se rompre à jamais.

ARLEQUIN.

Avec Gilles désormais
Passez votre jeunesse.

COLOMBINE.

D'Argentine, allez en paix
Admirer les attraits.

ENSEMBLE.

Oublions etc.

(*Ils sortent chacun de leur côté.*)

SCENE VII.

MERCURE, *seul.*

Allons, je m'aperçois que j'ai eu tort de défier l'Amour. Colombine cédera, ou plutôt elle cède, en fuyant Arlequin, et je triomphe en dépit de moi ; cependant, ne perdons pas courage ; deux heures ne sont point encore sonnées, et je serais bien malheureux si je parvenais à plaire avec le langage et le costume d'un sot. (*Apercevant Colombine et Arlequin.*) Ils viennent, éloignons nous.

SCENE VII.

ARLEQUIN *et* COLOMBINE, *avec chacun un paquet sous le bras, sortent de deux cabinets opposés ; ils marchent lentement, sans se regarder.*

ARLEQUIN, *à part.*

AIR : *O Fontenai !*

Il faut partir et fuir tout ce que j'aime.

COLOMBINE, *à part.*

De mon destin il faut subir les lois.

ENSEMBLE, *à part.*

Pour deux époux le chagrin est extrême
De se quitter pour la première fois.

ARLEQUIN, *à part.*

Qui m'eût dit qu'un jour Colombine m'abandonnerait!

COLOMBINE, *à part.*

Qui eût pensé qu'Arlequin répudierait sa femme !

ARLEQUIN.

Allons chercher un avocat.

COLOMBINE.

Allons chercher un homme de loi.

(*Ils s'approchent et se heurtent.*)

ENSEMBLE.

Ah !

ARLEQUIN.

Quoi ! vous partez, Madame ?

COLOMBINE.

Il faut bien vous céder la place.

ARLEQUIN, *à part.*

Elle ne paraît pas vouloir se racommoder.

COLOMBINE, *à part.*

Il semble tenir toujours à son projet.

ENSEMBLE.

AIR : *Je regardais Madelinette.*

Dès ce moment plus d'espérance,
Pour jamais, dans ce cruel jour,
Un regard de l'indifférence
Eteint le flambeau de l'Amour.

ARLEQUIN, *à part.*

Adieu les plaisirs du ménage.

COLOMBINE, *à part.*

Adieu le bonheur d'être deux.

ARLEQUIN, *à part.*

C'en est fait, je deviens volage.

COLOMBINE, *à part.*

C'en est fait, je romps tous nos nœuds.

ENSEMBLE.

Dès ce moment etc.

(*Colombine sort.*)

SCENE XI.

ARLEQUIN.

ELLE s'en va tout de bon ... Pauvre Arlequin, quelle destinée ! ... Tant de maris survivent à leur infortune, qu'à leur exemple je devrais bien me consoler ; mais, non, pour la rareté du fait, j'en mourrai ; eh bien, tant mieux, cela fera plaisir à Colombine, attendu qu'un enterrement coûte moins cher qu'un divorce.... Oui, c'est décidé, je vais.... Chut, je dois un dernier adieu à mon atelier.

Air : *De la Bonaparte.*

A regret je quitte ces lieux,
L'honneur tout bas me le conseille ;
Sortons.... mais un moment, je veux ,
Amis, vous faire mes adieux.

(*A Bacchus.*)

Souverain de la bouteille,
J'abandonne ton tonneau ;
Le divin jus de la treille
Pour moi, n'est plus que de l'eau.
L'existence est un bien trompeur ,
Quand près de soi le chagrin veille;
Dans ce bas monde le bonheur ,
Comme l'oiseau, naît, vole et meurt.

(*A la Folie.*)

Vous, madame la Folie ,
Ne prétends plus m'égayer;
Je veux avoir pour la vie
Du plaisir à m'ennuier.

(*A l'Amour.*)

Quant à toi dieu, démon, lutin,
Ta conduite te fait connaître ;
Ne crois plus sur le genre humain
Exercer ton pouvoir malin ;
Quoiqu'enfant, tu n'es qu'un traître:
De l'univers tu te ris.
Ah ! ne pense plus, en maître ,
Dicter le sort des maris.
Oui, je déserte ton autel ,
Car le jour n'est pas loin, peut-être ,
Où je verrai chaque mortel
Te faire un procès criminel.

SCENE X.

MERCURE.

C'est fini, je suis le maître de céans, et je dois m'exécuter. Où diable avais je la tête, de gager mes armes contre celles du dieu de Cythère (*Il tire son caducée de dessous son manteau.*) Mon pauvre caducée, tu vas appartenir à un autre que moi, mais ne crains rien, je saurai te regagner, et tu ne me quitteras plus. Colombine paraît; ô bonheur! il me reste quelques minutes, et je vais les employer.

SCENE XI.

MERCURE, COLOMBINE, *puis après* ARLEQUIN.

COLOMBINE, *sans apercevoir Mercure.*

Non, non, mon époux n'est pas coupable; et j'ai eu tort de croire.... (*A Mercure.*) Quoi, seul ici?

MERCURE.

Oui, belle Colombine, Arlequin a fuis de ces lieux, et..

COLOMBINE, *à part.*

Ah! que n'y est-il encore.

MERCURE.

Vous le détestiez, et vous aviez raison.

COLOMBINE, *à part.*

Je l'aimais, comme une maîtresse.

MERCURE.

Il était si brutal.

COLOMBINE, *à part.*

Il était si doux.

MERCURE.

Avare comme un Harpagon.

COLOMBINE, *à part.*

Prodigue, pour tout ce qui pouvait me plaire.

MERCURE.

D'une tournure pitoyable.

COLOMBINE, *à part.*

D'un maintien si joli.

MERCURE.

Sa figure noire et blême, déplaisait à tout le monde.

COLOMBINE, *à part.*

Sa belle âme ne lui faisait que des amis.

MERCURE.

Il a deux femmes à-la-fois.

COLOMBINE.

Il n'en eut jamais qu'une.

MERCURE.

Bref, vous le haïssez, et vous rafolez de moi.

ARLEQUIN, *au fond.*

Etourdi, je sors sans emporter le portrait de mon ingratte.... Ma femme et Gilles : écoutons.. .

COLOMBINE.

Eh bien oui, mon cher Gilles, j'ai joué la coquette, et je m'en repens; je n'aime et je n'adore....

MERCURE.

Que moi.

ARLEQUIN, *à part.*

La perfide !

MERCURE, *à part.*

J'ai perdu la gageure; mais feignons encore. (*Haut.*).

AIR: *N'en demandez pas davantage.*

Ainsi dès ce soir nous saurons
Briser un fatal mariage,
Et demain tout deux nous pouvons
Monter notre petit ménage,
Nous boirons,
Rirons,
Puis.. . sommeillerons,

COLOMBINE, *riant.*

N'en demandez pas davantage.

Air: *Du pas redoublé.*

Des Gilles on remarque en vous
Les grâces, la tournure,
Et vous portez d'un bon époux
L'estimable figure.
De moi vous êtes amoureux,
Ma joie en est extrême;
Et puisqu'il vous faut des aveux....
C'est Arlequin que j'aime.

MERCURE.

Air: *Vaudeville des deux Jocrisses.*

Je suis joué!

COLOMBINE.

Mais hélas! oui,
Pour vous est-ce chose nouvelle?
Maintenant sachez qu'un mari
Peut rencontrer femme fidelle.
Mon époux, dès demain,
Pour combler mon destin,
Reviendra, j'imagine.

ARLEQUIN, *s'approchant.*

Quoi tu demandes Arlequin,
Il est chez Colombine.

MERCURE.

Air: *Oh oh oh! oh oh oh!*

De vous revoir encore ici,
Ma surprise est complette.

ARLEQUIN (*embrassant Colombine*).

Entre la femme et le mari,
Mon cher, la paix est faite.

(*Mercure change à vue, et quitte son costume de Gilles.*)

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Oh oh oh! ah ah ah!
Quoi c'est Mercure que voilà,
Là là.

ENSEMBLE.

Oh oh oh! ah ah ah!
Oui, c'est Mercure que voilà,
Là là.

MERCURE.

J'ai trouvé une femme fidèle; l'Amour ne sera point mon maître, j'ai gagné mon pari.

ARLEQUIN.

Et vous quittez le rôle de Gilles?

MERCURE.

Oui :

« Et je m'en vais au ciel, avec de l'ambroisie,
» M'en débarbouiller tout-à-fait. »

AIR : *Vaudeville de l'Avare et son ami.*

Je le vois, il est sur la terre
Des femmes riches en vertus.
Adieu.... Je retourne à Cythère,
Et vais en instruire Vénus.
Un jour, plus fort de ma puissance,
Des femmes je triompherai....
Mais pour les avoir de bon gré,
Je veux faire mon tour de France. (*bis.*)

(*Mercure sort.*)

SCENE XII ET DERNIÈRE.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

AIR : *Vaudeville de Voltaire chez Ninon.*

Pardonne-moi, si, comme époux,
J'osai douter de ta tendresse;
Hélas! l'amant le moins jaloux
Croit toujours perdre sa maîtresse.

L'hymen triomphe en ce beau jour,
Entre nous plus de défiance;
Ah ! c'est d'une épreuve d'amour
Que dut naître la confiance.

COLOMBINE.

Air : *Vaudeville de Madame Scarron.*

Qu'à jamais (*bis*) l'amitié nous guide;
Au sein du plaisir
Sachons vivre heureux, et mourir.

ARLEQUIN.

Que l'amour (*bis*) chez nous seul réside;
Au nom de Vénus,
Donnons des enfans à Momus.

COLOMBINE.

Dans notre petit ménage
Tâchons de régner en paix;
Et que le calme à l'orage
Fasse place désormais;
En dépit des infidèles
Gardons-nous, pour être unis,
De prendre pour modèles
Les époux de Paris.

ENSEMBLE.

Qu'à jamais (*bis*) l'amitié nous guide;
Au sein du plaisir
Sachons vivre heureux, et mourir.
Que l'amour (*bis*) chez nous seul réside;
Au nom de Vénus,
Donnons des enfans à Momus.

ARLEQUIN, *au Public.*

Un auteur, par fois s'égare
Sur le choix de ses sujets;
Celui-ci, quoique bizarre,
Est-il digne d'un succès!
Colombine vous conjure
D'applaudir encor demain,
En faveur de *Mercure*,
Au bonheur d'*Arlequin.*

COLOMBINE, *au Public.*

Qu'un bravo, (*bis.*) messieurs du parterre,
De l'auteur, ce soir,
Comble le chimérique espoir.
Veuillez tous, (*bis.*) pour nous satisfaire,
Dans notre logis,
Rappeler *Mercure à Paris.*

FIN.